

Napoléon (Bonaparte)

— Laissez, je vais le prendre, je suis plus grand que vous, dit le garde personnel de Napoléon en saisissant dans sa gueule le bout de feuille de pissenlit dont son supérieur raffolait.

— Vous n’êtes pas plus « grand » que moi, vous êtes plus « long », fit remarquer l’empereur en lui lançant un regard courroucé.

Le regard vide du garde signala à son souverain que la subtilité du commentaire lui avait totalement échappé. Qu’à cela ne tienne, Napoléon avait d’autres chats à fouetter. Il avait déjà augmenté considérablement la superficie de l’empire de son père, mais il n’allait pas s’arrêter là. Il avait des projets grandioses.

Il remonta les galeries, satisfait de voir que les fourmis que son père avait attaquées s’écartaient maintenant sur son passage, alors qu’elles venaient payer leur tribut quotidien au monarque qui gardait leur reine prisonnière. Toute cette nourriture allait servir à ses troupes qui se dirigeraient vers le nord-est afin d’attaquer une nation de tiques et leur roi Soviaite. Il fallait qu’ils y arrivent avant que les froids de l’automne et la neige ne nuisent à leur expédition. « Neige ou froid, nous les vaincrons quand même, songea Napoléon. »

Pour y parvenir, ils auraient à traverser une large bande de pierres rugueuses sur laquelle passaient beaucoup de dandinants. Il ne craignait pas de relever ce défi, et ce, même si une soi-disant prophétesse ratte, aussi nommée rat-elle (pour une raison connue d’elle seule il ne fallait pas faire de lien avec le « t »), lui avait prédit sa mort aux mains des dandinants. Napoléon ne prêtait pas foi à ses élucubrations. La ratte affirmait même avoir déjà mangé en compagnie de ces créatures vivant hors de la terre, ces « extra-terrestres » les appelaient-elles.

Pendant que Napoléon regroupait les siens pour sa grande expédition, le professeur Blériot était retourné à son appartement et il y avait invité le prêtre Karl.

— Vous allez bien prendre une bière froide, Monsieur le Curé.

— Je n’en ai cure, donc vous pouvez m’appeler simplement Karl.

— Vous voulez dire que vous n’êtes pas curé ?

— C’est ça.

— Pour revenir à la bière...

— Ma foi ! – et elle est grande – je ne dis pas non.

— J’en ai d’une microbrasserie. Une IPA et une blonde. Laquelle voulez-vous ?

— Je ne m’y connais pas tellement. Vous, laquelle préférez-vous ?

— La blonde.

— Dans ce cas, je prendrai l’autre.

Blériot versa les bières et tendit le verre plein au prêtre qui avala une gorgée. Il grimaça.

— Trop amère ? demanda le professeur.

— Je m’en confesse, je n’aime pas l’amère à boire.

— Échangeons nos verres.

Le prêtre ne se fit pas prier (sans mauvais jeu de mots). Il prit une autre gorgée et sourit à son hôte. Visiblement, la blonde lui convenait mieux.

— Vous avez un petit creux ? demanda Blériot. Une salade, ça vous dirait ?

N’attendant pas la réponse, il en concocta une en moins de temps qu’il ne le faut pour dire... salade. Il sortit de ses poches le ver qu’il avait tué. Il enleva la dent triangulaire et le coupa en morceaux qu’il ajouta à son mets. Il saupoudra de sel et de poivre et goûta sa réalisation.

— Ça manque un peu de piquant.

Blériot ouvrit un tiroir de la cuisine, il y plongea la main et en ressortit une poignée de punaises (pas l’insecte, quoiqu’il l’aurait fait s’il y avait pensé, mais plutôt le petit clou à tête ronde et multicolore que tous ont quelque part dans leur bureau, mais dont ils ne se servent jamais) et l’ajouta à sa préparation sous le regard médusé de son invité.

Le professeur trouva deux bols et deux fourchettes. Le prêtre accepta le plat de végétation et avala quelques bouchées en prenant soin d’écarter les punaises. Il se demanda si son hôte n’avait pas des ancêtres fakirs.

Le professeur tenta de meubler la conversation.

— J’ai connu un homme à l’université, Tony. Un québécois qui raffolait de mes salades. Il parlait fort, vous n’avez pas idée. J’ai cessé tout contact avec lui quand je me suis rendu compte qu’il volait son employeur et s’en vantait. Il a été congédié quand ses patrons s’en sont rendu compte. Là-bas, on le surnommait Tony truand. Maintenant, je crois qu’il est cadre. Vous savez, ceux que l’on accroche sur les murs pour respecter les quotas de produits québécois.

Les sourcils de Karl remontèrent. Apparemment, il ne connaissait pas cette politique. En 1961, le Québec avait adopté une mesure gouvernementale consistant à allouer environ 1 % du budget de construction d’un bâtiment, ou d’aménagement d’un site public, à la réalisation d’œuvres d’art locales.

— Quand j’aurai fini de manger, je retournerai observer les vers, dit Blériot. En cette fin de journée, ils devraient sortir de leurs trous.

— Je vous accompagne, intervint le prêtre, si vous le voulez, bien-sûr.

Napoléon avait regroupé les siens hors de leurs trous alors que le soleil meurtrier se couchait, en prenant soin d’activer l’alarme sur son cadran. Le frère de l’empereur l’avait aidé dans sa tâche. Presque tous les guerriers étaient présents, sauf une poignée qui devait garder la reine fourmis et les terriers.

Les *Lombricus conquistadors* se tenaient à la limite de la bande rugueuse. Ils attendaient l’ordre de leur supérieur pour se lancer à l’attaque des tiques de Soviaite. La nuit tombait et le froid commençait à rendre les vers plus apathiques en cette journée d’automne. L’empereur devait les activer et les garder alertes. Il leur offrit un dernier mot.

— Soldats ! Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce que nous avons établi sont incalculables. Vous porterez le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez donner le coup de mort.¹

La frénésie s’empara de l’armée de vers qui lança force hourras et encouragements. Les soldats étaient prêts à suivre leur chef. Ils burent un peu d’eau et surtout les paroles de l’empereur.

— À l’attaque, cria Napoléon.

Son frère Lucien, qui se tenait à ses côtés, partit vers l’arrière pour transmettre l’ordre avant de revenir vers l’avant-garde.

¹ À quelques mots près, il s’agit d’une proclamation de Napoléon Bonaparte à son armée le 22 juin 1798.

Les vers se lancèrent sur la bande rugueuse. Quelques-uns furent écrasés par des dandinants. L'empereur savait que ces pertes ne pouvaient être évitées et il n'y porta pas attention, exhortant ses troupes à avancer.

Blériot et Karl arrivèrent sur les lieux juste à temps pour assister, interdits, à ce mouvement de masse. Ils ne comprenaient pas pourquoi les vers s'étaient lancés sur le trottoir. Ils se dirigeaient vers une autre petite bande gazonnée.

— Ils ont peut-être eu peur de quelque chose, suggéra le prêtre.

— Peut-être, concéda le professeur, les sourcils froncés. Je propose de prendre quelques spécimens et de les étudier pour s'assurer qu'ils ne sont pas malades.

— Et comment ferez-vous cela ?

Blériot se gratta le sommet du crâne.

— Je n'en sais encore rien.

Il se pencha et ramassa quelques individus. Le sort voulu que parmi les quatre vers que Blériot enferma dans un pot se trouvaient Bonaparte et son frère Lucien. Devant la perte de leur chef et au grand étonnement des humains qui les observaient, l'armée de *Lombricus conquistadors* tourna les talons (même s'ils n'en avaient pas) et chaque individu regagna son trou.

Le prêtre et le professeur revinrent au petit appartement avec leur récolte. Blériot s'empressa de percer six trous dans le couvercle de son pot pour que les vers puissent respirer. Il ajouta même quelques brins d'herbe pour leur confort. Il déposa le bocal sur une petite table ronde où était allumée une lampe halogène.

— Il se fait tard, je vais y aller, annonça Karl.

— Revenez demain matin si vous voulez des nouvelles, vous êtes le bienvenu.

— Je ne dis pas non. J'ai peu d'activités depuis mon arrivée dans votre pays. Je compte profiter de ce congé qui ne saurait durer.

— À demain, donc.

Le prêtre quitta l'appartement et Blériot éteignit les lumières. Il voulait se coucher tôt afin d'être d'attaque dès le lever du soleil. Il oublia toutefois d'éteindre la lampe sur la petite table sur laquelle se trouvait son pot de vers.

Napoléon se demanda pourquoi il ne voyait que six étoiles lorsqu'il regardait vers le haut. De ces étoiles émanait une chaleur insupportable.

— J'ai très chaud, dit-il.

L'empereur se cacha sous un brin d'herbe, le dernier encore un peu vert. Il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé. Tout était noir autour et il semblait entouré de parois transparentes et lisses. Lucien s'approcha de lui.

— Où sommes-nous ?

— Je ne sais pas, mais ne crains rien Lucien. Nos soldats vont vite nous repérer et nous sortir de là.

Un des vers qui partageait leur déveine ne bougeait plus. Il semblait mort, desséché sous cette chaleur accablante et par manque d'humidité. L'autre, à part Lucien, était en mauvais état et ne tarderait certainement pas à rejoindre son confrère dans la mort. Lucien planta sa dent dans le brin d'herbe où se cachait Napoléon et tira.

— Que fais-tu Lucien ?

— J'ai chaud. Je tente de m'abriter de cette lumière funeste. Il y a bien de la place pour deux.

— Non ! Oust ! C'est mon abri. Trouves-en un autre.

— Mais, il n'y en a aucun autre.

— Ce n'est pas mon problème, dit l'empereur qui tira sur le brin d'herbe pour s'en recouvrir.

Lucien tira de son côté ce qui mit Napoléon en colère. Sans retenue il donna de violents coups à son frère jusqu'à ce qu'il lâche prise.

— Que faites-vous majesté ? dit le vers au bord du trépas, d'une voix faible.

— Il faut battre son frère quand il a chaud, répondit Napoléon du tac au tac.

Le soldat rendit l'âme juste avant Lucien dans les minutes qui suivirent. Napoléon imaginait toujours que ses soldats étaient tout prêts, le recherchant.

Le brin d'herbe qui l'abritait ne suffit pas et sous la lumière et la chaleur, il périt dans son bocal de vers en espérant toujours l'arrivée de secours.

Le professeur se leva dans la nuit pour aller à la toilette. C'est à ce moment qu'il réalisa son oubli. La lampe halogène était demeurée ouverte au-dessus des spécimens qu'il avait récoltés.

Il courut pour l'éteindre, mais il arriva trop tard, les quatre vers étaient morts.

— Cinq, j'en ai tué cinq, dit-il avec émotion. Un l'autre jour avec mon tabouret et quatre maintenant. La mort a dû être atroce pour eux. C'est le cas de le dire, où l'halogène, y a pas de plaisir.

Napoléon (Bonaparte)

Napoléon Bonaparte, né le 15 août 1769 à Ajaccio et mort le 5 mai 1821 sur l'île Sainte-Hélène, est un militaire et homme d'État, premier empereur des Français du 18 mai 1804 au 6 avril 1814 et du 20 mars au 22 juin 1815, sous le nom de Napoléon Ier.

Napoléon Bonaparte devient, en 1793, général dans les armées de la Première République française, née de la Révolution, où il est notamment commandant en chef de l'armée d'Italie puis de celle d'Orient. Le 18 mai 1804, il est sacré empereur, en la cathédrale Notre-Dame de Paris par le pape Pie VII (avertissement : ne pas prononcer à voix haute devant des étrangers), en même temps que son épouse Joséphine de Beauharnais.

Napoléon tente de briser les coalitions montées et financées par le royaume de Grande-Bretagne. Il conduit les armées françaises d'Italie au Nil et d'Autriche à la Prusse et à la Pologne : les nombreuses et brillantes victoires de Bonaparte disloquent les quatre premières coalitions ce qui renforce la France et donnent à Napoléon un degré de puissance jusqu'alors rarement égalé en Europe.

La France connaît d'importantes réformes, qui font de Napoléon l'un des pères fondateurs des institutions contemporaines françaises. En ce sens, les codifications napoléoniennes, dont le Code civil de 1804, permettent de renforcer les libertés individuelles ou l'égalité des citoyens devant la loi. Une nouvelle monnaie émerge, le franc, tandis qu'est instaurée la Banque de France. Le Conseil d'État est aussi créé, tout comme les lycées. Napoléon tente également de renforcer le régime colonial français outre-mer, en particulier avec le rétablissement de l'esclavage en 1802, ce qui provoque la guerre de Saint-Domingue (1802-1803) et la perte définitive de cette colonie.

Napoléon porte le territoire français à son extension maximale avec 134 départements en 1812, transformant Rome, Hambourg, Barcelone et Amsterdam en chefs-lieux de départements français. Ses victoires lui permettent d'annexer à la France de vastes territoires et de gouverner la majeure partie de l'Europe continentale en plaçant les membres de sa famille sur les trônes de plusieurs royaumes.

En 1812, il connaît aussi une défaite en Russie. Les maladies, l'hiver, mais aussi les soldats et la population russes, sont responsables de la défaite de Napoléon.

Objet dès son vivant d'une légende dorée comme d'une légende noire, il doit sa très grande notoriété à son habileté militaire, récompensée par de nombreuses victoires, et à sa trajectoire politique étonnante, mais aussi à son régime despotique et très centralisé ainsi qu'à son ambition, qui se traduit par des guerres meurtrières.

Les Alliés finissent par remporter des succès décisifs en Espagne (bataille de Vitoria) et en Allemagne (bataille de Leipzig) en 1813. L'intransigeance de Napoléon devant ces revers lui fait perdre le soutien de pans entiers de la nation française, tandis que ses anciens alliés ou vassaux se retournent contre lui. Amené à abdiquer en 1814 après la prise de Paris, capitale de l'Empire français, et à se retirer à l'île d'Elbe, il tente de reprendre le pouvoir en France, lors de l'épisode des Cent-Jours en 1815. Mais, une lourde défaite à Waterloo en Belgique met fin à l'Empire napoléonien et assure la restauration de la dynastie des Bourbons. Sa mort en exil, à Sainte-Hélène, sous la garde des Anglais, fait l'objet de nombreuses controverses.